

LA FONTAINE DE BANDUSIE, LA CANICULE, ET LES NEPTUNALIA

LISE ET PIERRE BRIND'AMOUR

On estime généralement que le poème consacré par Horace à la fontaine de Bandusie (*Carm.* 3, 13) aurait été composé la veille des *Fontanalia* (ou *Fontinalia*), un 12 octobre. On met en rapport pour cela les trois premiers vers du poème:

*O fons Bandusiae splendidior uistro,
dulci digne mero non sine floribus,
cras donaberis haedo, . . .*

avec ce renseignement de Varron sur les *Fontanalia* (*De ling. lat.*, 6, 22): *Fontanalia a Fonte, quod is dies feriae eius; ab eo tum et in fontes coronas iaciunt et puteos coronant.*¹

Ce rapprochement n'est pas aussi concluant qu'on pourrait le croire à première vue: il pouvait y avoir d'autres occasions où les fontaines étaient

¹Cf. M. F. Dübner, *Quinti Horatii Flacci Opera* (Paris 1870) 106; G. Dillenburger, *Q. Horatii Flacci Opera Omnia* (Bonn 1881) 200; E. C. Wickham, *Horace: The Odes, Carmen Seculare and Epodes* (Oxford 1891) 206; T. E. Page, *Q. Horatii Flacci Carminum Libri IV* (Londres 1895) 349; F. Plessis et P. Lejay, *Oeuvres d'Horace* (Paris 1911) 150; J. B. Lechatellier, *Horace, Edition Classique* (Paris 1931) 113; A. Mocchino, *Orazio: Odi ed Epodi* (Milan 1942) 219; A. Ragazzoni, *Fanum Benignae Sapientiae* (Turin 1953) 124; F. Villeneuve, *Horace: Odes et Epodes* (Paris 1954) 122; A. Kiessling et R. Heinze, *Q. Horatius Flaccus: Oden und Epoden* (Berlin 1958) 317, etc. Il faut ajouter les critiques récents J. R. Wilson, "O Fons Bandusiae," dans *CJ* 63 (1968) 289-296 et G. Nussbaum, "Cras donaberis haedo (*Horace, Carm.*, 3, 13)," dans *Phoenix* 25 (1971) 151-159. Comme le texte de Varron ne mentionne que des couronnes, un ami des animaux en conclut qu'Horace a inventé le sacrifice du chevreau et manifeste des sentiments cruels: "On that day they throw wreaths into springs and wreath wells' is all that Varro says; there is no mention of any victim. We are therefore, I think, justified in considering Horace's gratuitous insertion of it an offence, not merely by modern standards, but by those of his own day, crude as the Roman writers often are on the subject of animal slaughter" (A. Y. Campbell, *Horace, A new Interpretation* [Westport, U.S.A., 1970] 211-212); puis l'auteur, dans une note au bas de la page, détruit lui-même sa propre argumentation: "I have to admit, however, that there is evidence of animal sacrifice to fountains." Même subtil raisonnement chez G. Williams, *Horace: Odes Bk. III* (Oxford 1969), cité par G. Nussbaum, *op. cit.*, 152. Deux auteurs seulement, à notre connaissance, ont manifesté plus de prudence: C. L. Smith, *The Odes and Epodes of Horace* (Boston 1902) 211: "It is not necessary, however, to suppose that this ode was written on the eve of the *Fontanalia*," et K. Quinn, *Latin Explorations* (Londres 1963) 76, note 1: "I take *flagrantis atrox hora Caniculæ* as fixing the dramatic moment in midsummer: to suppose the poem was written on the eve of the *Fontinalia* in mid-October in mid-autumn makes nonsense of a poem filled with the imagery of summer—a good example of how a mistaken assumption can become perpetuated by exegetical tradition and go on bedevilling our interpretation of a poem or passage that was not thought about with sufficient care in the first place."

honorées de couronnes: fêtes des Nymphes, de Neptune, etc. Ici, Horace nous livre un élément chronologique, l'âge du chevreau immolé:

*cras donaberis haedo,
cui frons turgida cornibus
primis et uenerem et proelia destinat.
Frustra: nam gelidos inficiet tibi
rubro sanguine riuos
lasciui suboles gregis.*

L'accouplement des caprins avait lieu en novembre (Varron, *De re rust.*, 2, 3, 8; Columelle, *De agr.*, 7, 6, 1; Pline, *Hist. Nat.*, 8, 200; Palladius, *De agr.*, 12, 13), et comme les chèvres portent leurs petits de quatre à cinq mois, ils naissent donc *tempore uerno*, comme dit Varron, c'est-à-dire en février et en mars (Varron, *De re rust.*, 2, 1, 19 et 2, 3, 8; Columelle, *De agr.*, 7, 6, 5; Pline, *ibid.*). Les fêtes de Faunus, à la mi-février, devaient ouvrir cette période. Au septième mois, donc en septembre, même s'il arrive qu'ils tettent encore, les chevreaux commencent leur activité génératrice (Columelle, *De agr.*, 7, 6, 3-4; Pline, *ibid.*) qui culmine en novembre.

La bête décrite par Horace n'en est pas encore à l'âge de la reproduction et n'est donc pas offerte aux *Fontanalia* d'octobre. Mais comme elle est bientôt sur le point de l'atteindre, on peut penser que c'est une bête qui est dans son sixième mois. Née fin février, cela nous reporte à la fin de juillet; née en mars, cela nous reporte en août.

La suite du poème prend alors une signification précise:

*Te flagrantis atrox hora Caniculae
nescit tangere, tu frigus amabile
fessis uomere tauris
praebes et pecori uago.*

Le sacrifice à la fontaine de Bandusie est contemporain de la canicule, comme l'indique d'ailleurs le présent de *nescit*, et son intention est tout probablement de se propitier la source durant cette difficile période.

G. Nussbaum² objecte qu'on ne labourait pas durant la canicule: "Ploughing was done in spring and autumn, but surely never in the Dog days." Il en conclut: "So stanza 3, like stanza 4, has a timeless quality"! Ce "timeless" fait curieux à côté du *hora* d'Horace! Il est intéressant aussi de voir l'auteur prendre les boeufs au sérieux, ce qui lui permet de se débarrasser de la gênante canicule: c'est que les boeufs, sans doute, n'ont pas de "timeless quality"! Il ne sert à rien de croire qu'Horace ignorait les habitudes de la campagne, ni de le supposer en proie à une divagation poétique; mieux vaut prendre le texte tel qu'il est, avec ses allusions précises, et essayer de le comprendre.

Ischomaque et Socrate, dans *L'Economique* de Xénophon (16, 10 ss.),

²*Phoenix* 25 (1971) 152, note 4.

conviennent que le *premier* labourage ne peut avoir lieu l'hiver, parce que la terre est inondée, ni l'été, parce qu'elle est trop dure. Ce premier labourage se fait au moment où les mauvaises herbes n'ont pas encore produit de graines et où elles pourront servir à engraisser la terre. Par la suite, en été, et même au milieu du jour au milieu de l'été (ἐν μέσῳ τῷ θερεί καὶ ἐν μέσῳ τῇ ἡμέρᾳ) il convient de repasser la charrue pour amener à la surface les restes des mauvaises herbes et leur permettre de faner sous l'action du soleil.

Caton (*De Agr.*, 50, 2; 61, 1; 131) recommandait deux labourages, l'un de printemps, l'autre d'automne. Virgile précise qu'une terre friable et sablonneuse ne doit être labourée qu'en septembre (*Géorg.*, 1, 67-70) pour qu'elle ne perde pas l'humidité qu'elle contient; une terre grasse doit être labourée dès l'arrivée du Zéphyr, c'est-à-dire dès la mi-février (*Géorg.*, 1, 43-46, 63-65) pour que le soleil d'été puisse cuire les mottes et les mauvaises herbes (65-66, 69).

Varron reflète la pratique la plus courante à son époque (*De Re Rust.*, 1, 32): "Dans cette quatrième période qui va du solstice à la canicule, la plupart des gens procèdent à la moisson, car ils disent que le blé passe quinze jours dans sa gaine, quinze jours en fleur, quinze jours à sécher, avant d'être à point. Les labourages doivent se faire: ils seront d'autant plus fructueux que la terre sera labourée par temps chaud. Si tu as déjà fendu la terre, il faut ensuite la briser, c'est-à-dire labourer à nouveau pour que les mottes se morcellent; au premier labourage en effet ce sont de grosses mottes qui sont dégagées du sol."² Un important labourage s'effectue donc communément à la fin de juin et au début de juillet, sans doute sitôt la moisson terminée. D'autres labourages seront répétés au besoin durant la période qui va de la canicule jusqu'à l'équinoxe d'automne (*inter caniculam et aequinoctium autumnale oportet . . . arata offringi*, 1, 33).

Même chose chez Columelle, mais avec des détails relatifs à la nature du sol. Le premier labourage peut se faire en janvier (2, 4 et 11, 2) mais généralement, les terrains vallonneux sont labourés en mars (2, 9), repris de la mi-avril au solstice et repris une troisième fois à la mi-septembre; les terrains sablonneux et humides sont labourés coup sur coup à la fin d'août et à la mi-septembre (2, 11); les terrains de plaine, les plus importants, sont labourés dans la deuxième moitié d'avril (2, 14, 3-4), repris dans les vingt jours autour du solstice et repris une troisième fois autour des calendes de septembre: "Car les spécialistes estiment qu'il ne faut pas labourer dans cette période qui commence avec le solstice d'été à moins

²*Quarto intervallo inter solstitium et caniculam plerique messem faciunt, quod frumentum dicunt quindecim diebus esse in uaginis, quindecim florere, quindecim exarescere, cum sit maturum. Arationes absolui, quae eo fructuosiores fiunt, quo caldiore terra aratur. Si proscideris, offringi oportet, id est iterare, ut frangantur glabrae; prima enim aratione grandes glabrae ex terra scinduntur.*

que la terre ne soit trempée par de grandes et subites averses, semblables aux pluies d'hiver, ce qui n'est d'ailleurs pas si rare. Si cela se produit, rien n'empêche de labourer au mois de juillet".⁴ Quelque soit le moment du premier labourage, Columelle précise sa pensée en affirmant que le meilleur second labourage se fait dans les dix premiers jours de juillet: *sed et proscissum ueruactum optime nunc iteratur* (11, 52); on peut recommencer dans la seconde partie de juillet dans des cas exceptionnels (11, 54), mais c'est habituellement au début de septembre que l'on procède au troisième labourage (11, 64).

Si on fait la somme, on se rend compte qu'il pouvait y avoir occasionnellement des labourages à l'époque de la canicule, soit qu'il y ait eu averse, soit qu'on ait insisté pour labourer le champ quatre fois; mais cette pratique reste rare et les spécialistes, *periti*, la déconseillent, ainsi que la plupart des gens, *plerique*. Par contre tous recommandent un premier ou un deuxième labourage juste avant le lever de la canicule et un dernier labourage au commencement de septembre. G. Nussbaum a donc raison de penser que les boeufs du poème d'Horace n'ont pas labouré durant la canicule. Mais ils ont labouré juste avant et c'est pour cela, croyons-nous, qu'ils sont fatigués et méritent un repos.

Cette question nous amène à nous intéresser à un passage des *Travaux et des Jours* d'Hésiode (vers 582 ss.) dont Horace a pu se souvenir en composant son poème (*θέρους καματώδεος ὥρη*, v. 584 = *atrox hora caniculae*, etc.). L'arrangement du texte d'Hésiode se présente comme suit dans l'état présent des manuscrits: (1) la moisson commençant au lever des Pleiades vers le 10 mai (vers 571 à 581); (2) le repos à partir du lever de Sirius à la fin de juillet (vers 582 à 596); (3) le battage du blé à partir du lever d'Orion le 17 juin (vers 597 à 608); (4) les vendanges lorsqu'Orion et Sirius ont atteint le milieu du ciel en septembre (vers 609 à 617). Il n'y a donc pas de progression chronologique régulière: mai, juillet, juin, septembre. Le désordre apparaît encore dans l'inconstance des conseils ayant trait aux esclaves et aux boeufs: d'abord hommes et boeufs sont au travail (v. 580-581), puis le paysan se repose (v. 582 ss.), puis les esclaves sont au travail (v. 597), puis esclaves et boeufs sont au repos (v. 607-608) mais pour aussitôt se remettre aux vendanges (v. 609 ss.). Il semble donc qu'il y ait eu déplacement d'une partie du texte. Lorsque l'on reconstitue la séquence chronologique, l'ensemble du passage devient cohérent: (1) moisson en mai-juin et activité intense des hommes et des bêtes (vers 571 à 581); (2) battage et broyage du blé moissonné par les esclaves et les boeufs, engrangement des grains, engrangement de fourrage, tout

⁴*Quoniam in id tempus ab aestiuo solstitio conuenit inter peritos rei rusticae non esse arandum, nisi si magnis, ut fit non numquam, subitaneis imbris quasi hibernis pluuiis terra permaduierit. Quod cum accidit, nihil prohibet quo minus mense Iulio ueruacta subigantur.*

ceci à la fin de juin et au début de juillet, et “après quoi, laissez vos esclaves reposer leurs genoux et dételez vos boeufs” (αὐτὰρ ἔπειτα δμῶας ἀναψύξαι φίλα γούνατα καὶ βόε λῦσαι, v. 607–608, trad. P. Mazon; en réalité ἀναψύχω signifie “refroidir” et τὸ ψῦχος, “hiver,” s’oppose à τὸ θέρος, “été,” Sophocle, *Ph.*, 18; les esclaves vont refroidir à l’ombre leurs genoux brûlés par Sirius: γούνατα Σείριος ἄζει, vers 587; cette étape va donc du vers 597 au vers 608): (3) grand congé de la canicule (vers 582 à 596); (4) reprise des activités agricoles avec les vendanges (vers 609 à 617). Cet arrangement offre l’avantage aussi de correspondre point par point à la séquence romaine des travaux agricoles. Et on aurait, au moment même où débutent les “vacances” caniculaires, ce conseil de dételer les bœufs, βόε λῦσαι, auquel correspondrait le *tu frigus amabile fessis uomere tauris praebeas* d’Horace. En passant, l’épigramme de l’*Anthologie Palatine* (10, 12) qui ressemble à notre poème d’Horace fait aussi mention de la canicule aux vers 7 et 8: ἔνδιον δὲ φυγόντες ὀπωρινοῦ κυνὸς ἄσθμα, ὥς θέμις, Ἑρμείην ἐλνόδιον τίετε; et là personne n’ira imaginer que la chose se passe en octobre!

Tous ces rapprochements qui situent en juillet le poème d’Horace nous permettent d’éliminer les fêtes de Portunus et de Tibérinus célébrées le 17 août et l’offrande de poissons à Vulcain et autres offrandes aux Nymphes sur le *comitium* le 23 août pour assurer la protection des ces divinités contre les incendies. Nous croyons que le sacrifice d’Horace est plutôt offert à l’occasion de la fête de Neptune, patron des sources, le 23 juillet. A l’époque chrétienne on observait encore les Neptunalia près des sources: *si quis Neptunalia in mare observat aut ubi fons aut riuus de capite exsurget, quicumque ibi orauerit, sciat se fidem et baptismum perdedisse* (Ps.-Augustin, *Homilia de sacrilegiis*, 3). Le rôle des Neptunalia dans la prévention des effets néfastes de la canicule est attesté par le rite des tonelles de feuillage: *umbrae uocabantur Neptunalibus casae frondeae pro tabernaculis* (F. Paulus, 519 Lindsay); au même moment à peu près, vers la moitié du mois de Skirophorion, à Athènes, lors d’un festival des “ombrelles” nommé diversement τὰ Σκίρα ou τὰ Σκιροφόρια, un Etéobutades, prêtre d’Athéna et de Poseidon-Erechthée, se rendait en procession, sous une ombrelle, dans un faubourg de la ville nommé τὸ Σκίρον. L’ombre et l’eau étaient les nécessités vitales du moment.⁵ Malgré le

⁵ Il faut peut-être rapprocher de ces rites romains et athéniens la Fête des Tentes hébraïque: durant sept jours (du 15 au 23^{ème} jour du septième mois de l’année, i.e., de septembre) les Hébreux dressaient des huttes de feuillage et y demeuraient. Ces fêtes commémoraient, dit-on, le séjour du peuple de Dieu dans le désert, ou correspondaient à une coutume relative à la récolte des fruits. Mais un rapport avec le besoin d’eau ressort dans les textes. Les huttes de feuillages comporteront notamment des branches de saules de rivières (*Lévitique*, 23, 40). Le peuple entier se rassemblait pour ces fêtes devant “La Porte des Eaux” (*Néhémie*, 8, 1) où l’on dressait aussi des huttes de feuillage (*ibid.*, 8, 16). La nation qui négligera ces rites sera privée de pluie (*Zacharie*, 14, 17). Toutes les marmites du pays sont consacrées à Dieu et bon nombre sont déposées dans le temple de Jérusalem “comme des coupes d’aspersion” (trad. Bible de Jérusalem, *ibid.*, 14,

désaccord des écrivains sur la date précise du lever de la canicule,⁶ l'annalistique nous révèle qu'anciennement cette date était le 18 juillet, jour pair, jour noir, jour fatidique des défaites de l'Allia et de Crémère: on n'a pu trouver de date plus significative pour commémorer ces défaites que celle où l'Ennemi céleste apparaissait. Le lendemain, le 19 juillet, ainsi que le 21 juillet, étaient célébrés les *Lucaria*: *Lucaria festa in luco colebant Romani, qui permagnus inter uiam Salariam et Tiberim fuit, pro eo quod uicti a Gallis fugientes e proelio ibi se occultauerint* (Paulus, 106 Lindsay); il faut entendre, en remplaçant l'ennemi historique par l'ennemi sidéral, que les Romains les plus anciens se réfugiaient près du Tibre, dans un bois (*lucus*), le lendemain du lever de la canicule, pour fuir l'ardeur et les effets néfastes de cette constellation. Le chêne décrit par Horace, dans sa dernière strophe, évoque précisément l'atmosphère de ce *lucus*:

*Fies nobilium tu quoque fontium
me dicente cauis inpositam ilicem
saxis, unde loquaces
lymphæ desiliunt tuæ.*

Cette recherche de l'ombre et de l'eau se poursuivait le 23 juillet, lors des *Neptunalia*. En s'abritant contre le soleil près de la fontaine de Bandusie, Horace se conforme donc au plus authentique rituel religieux.⁷

Notre poème aurait donc été composé un 22 juillet, tout comme, probablement, cette autre Ode consacrée aux *Neptunalia*: *Festo quid potius die Neptuni faciam?* (*Carm.*, 3, 28, 1-2). Cela coïncide avec l'habitude qu'avait Horace de quitter Rome avant l'arrivée de la canicule. Signalant à Mécène (*Carm.*, 3, 29, 17 ss.) le lever de la constellation de Céphée, le 9 juillet, puis le lever de l'Avant-Chien, le 15, puis l'entrée du soleil dans le signe du lion, le 20, Horace lui propose l'exemple du pasteur qui se met à l'ombre avec son troupeau et lui suggère aimablement de fuir Rome et d'oublier pour un temps ses soucis d'homme politique. Seuls les ambitieux, espérant capter quelque héritage, oseront plaider à l'époque "où la rouge canicule fait éclater les statues muettes des dieux" (*rubra Canicula findet infantis statuas*, *Sat.*, 2, 5, 39-40). Dans un passage des *Épîtres* (1, 7, 1 ss.), Horace a quitté Rome en juillet et, s'étant fait attendre

20-21). Jésus choisit ces fêtes pour affirmer qu'il est l'eau vive: "Le dernier jour de la fête, le grand jour, Jésus, debout, lança à pleine voix: 'Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi!' selon le mot de l'Écriture: De son sein couleront des fleuves d'eau vive" (*Saint Jean*, 7, 37-38, trad. Bible de Jérusalem). Nous remercions notre ami, M. W. Borgeaud, de nous avoir indiqué fort à propos cette Fête des Tentes hébraïque.

⁶Le 17 juillet d'après Palladius (*De agri*, 7, 9), le 18 d'après Pline (*Hist. Nat.*, 2, 123), et le 26 d'après Columelle (*De agr.*, 11, 2, 52).

⁷Un article de A. Mayer, "O fons Bandusiae . . .", dans *Glotta* 25 (1936) 173-185, sans rattacher le poème d'Horace à la fête de Neptune, effectue cependant un rapprochement entre le ruisseau de *Bandusia* et le *Neptunus Bindus* illyrien.

tout le mois d'août, explique à Mécène qu'il ne reviendra qu'au printemps suivant. Ailleurs (*Carm.*, 1, 17, 17-18), il invite une amie à venir dans sa propriété en Sabine se protéger des ardeurs de la canicule: *hic in reducta ualle Caniculae uitabis aestus*; on y boit à l'ombre: *hic innocentis pocula Lesbii duces sub umbra* (v. 21-22)⁸. A son ami Aristius Fuscus, qui préfère la ville, Horace oppose la campagne "où une agréable brise adoucit la rage du Chien et l'impact du Lion qui se met en furie lorsqu'il reçoit le soleil aigu" (*ubi gratior aura leniat et rabiem Canis et momenta Leonis, cum semel accepit Solem furibundus acutum*, *Epist.*, 1, 10, 15-17). C'est près de la célèbre source qu'il évite les chaleurs de septembre (*Epist.*, 1, 16, 16), c'est au creux des montagnes qu'il se protège de l'*autumnus grauis*, *Libitinae quaestus acerbae* (*Sat.*, 2, 6, 19; l'*autumnus* commence en pleine canicule, le 11 août selon Varron, *De re rust.*, 1, 28, 1-2 et le 14 août selon Columelle, 11, 2; mais ici Horace précise qu'il évitera le *plumbeus Auster*; ce vent, *aestuosus Auster* comme dit Pline (*Hist. Nat.*, 2, 126), *noxius Auster* (*id.*, 2, 127), annonce l'été en mai (*id.*, 2, 123), disparaît devant les bienfaisants étésiens qui adoucissent la canicule, puis reparait, terrible, durant les deux premières semaines de septembre (*id.*, 2, 124)).

On comprend alors l'insistance du poète sur la fraîcheur de la source: *gelidos riuos, frigus amabile*; sur sa musicalité: *loquaces lymphae tuae* (c'est l'époque où ordinairement les sources se tarissent); sur sa transparence: *splendidior uitro* (la canicule passait pour corrompre les eaux, *corripitque lacus*, Virgile, *Géorg.*, 3, 481, et même pour faire bouillir les marais, *mouentur stagna*, Pline, *Hist. Nat.*, 2, 107).

L'historien de la religion romaine se trouve devant un nouveau document qui lui révèle un rituel: l'offrande de vin, de fleurs et d'un chevreau agé de six mois aux ruisseaux des bois ombreux,⁹ un document qui précise la signification de ces obscures *Lucaria* et *Neptunalia* de juillet.

UNIVERSITÉ D'OTTAWA

⁸Ce poème (*Carm.*, 1, 17), en plus de la référence à la canicule, contient une allusion très nette aux *Opiconsivia* du 25 août (vers 14-16):

*Hic tibi Copia
manabit ad plenum benigno
ruris honorum opulenta cornu.*

La *cornucopia*, ici renforcée d'*opulenta*, est la façon usuelle pour Horace de se référer à *Ops*: *appareitque beata pleno Copia cornu* (*Carm. saec.*, 59-60), *aurea fruges Italiae pleno defundit Copia cornu* (*Epist.*, 1, 12, 28-29).

⁹Dans un *lucus* de l'Aventin où prédominait aussi l'*ilex*, Numa offrit à *Fons, Faunus*, et *Picus* du vin et une brebis (Ovide, *Fasti*, 3, 295-300); Martial, 6, 47, 4 offrit un porc à la nymphe d'une source. La victime spécifique mentionnée ici par Horace pourrait être dictée par le rôle des caprins dans les cérémonies relatives à la canicule (cf. les Nones Caprotines du 7 juillet et le coucher de la mi-Capricorne le 8).